La crise identitaire dans l'espace carcéral roumain. Le témoignage des prêtres – écrivains

Emanuela ILIE

The study named ***The identity crisis in the Romanian detention spaces. The confession of the priest-writers*** *consists in a critical point of view regarding the various types of the identity crisis (such as: psychological, biological, religious and ontological) revealed by the diaries and the memoirs published after 1990 by the most representative priests-writers who were incarcerated during the Romanian communist regime. Even though they have experimented the worst prison conditions (including different forms of physical and psychological torture), they were able to survive, thanks to their strong belief in God and the responsibility towards the otherness or to a special form of prison literature, the oral "poem-prayer".*

Keywords: Romanian priest-writers, identity, communism, detention

Après 1989, la littérature roumaine a enregistré une abondance extrême de mémoires, journaux intimes et interviews ayant comme point de départ la terrible expérience carcérale de leurs auteurs pendant le régime communiste[1]. Publiées après la chute de ce régime affreux, pendant la période quand la nation roumaine sentait le besoin de se légitimer comme nation libre, ces confessions ont servi comme moyen d'assumer son vieux destin, celui de nation incarcérée. Ses auteurs ont rapidement compris que seulement la conscience des entailles de chacun de ses individus et, par extension, de toute la collectivité, pouvait l'aider à cicatriser, un jour, les blessures de son passé.

Sans exception, ces textes ont une énorme valeur documentaire et surtout un fort chargement émotionnel, puis qu'ils témoignent d'une profonde crise identitaire. Le cumule de moyens de torture par lesquels les tortionnaires ont essayé de faire l'éducation de leurs victimes ne représente qu'un des épreuves que

[1] Depuis 1990, on enregistre chaque année des dizaines de confessions, soient-ils directes (journaux intimes ou mémoires), soient-ils indirectes, camouflées sous la forme fictionnelle (romans ou prose courte). La plupart sont écrites en Roumain, quelques-unes sont traduites des langues étrangères, en étant premièrement éditées au-delà des frontières de notre pays. Parmi les plus connues, grâce à la notoriété des auteurs ou la valeur de l'écrit, sont les textes signés par Lena Constante (*L'évasion silencieuse. Seule pendant 3000 jours dans les prisons de Roumanie,* Humanitas, Bucureşti, 1992), Paul Goma (*Gherla*, Humanitas, Bucureşti, 1990), Virgil Ierunca (*Le Phénomène Piteşti*, Humanitas, Bucureşti, 1990), Ion Ioanid (*Notre prison de tous les jours*, I-V, Albatros, Bucureşti, 1991-1996), Teohar Mihadaş *(Sur la montagne Ebal*, Clusium, Cluj-Napoca, 1990), Marcel Petrişor (*Le fort 13 Jilava. Des conversations de la prison. Mémoires I,* Meridiane, Bucureşti, 1991, et *Le secret du fort 13. Rééducations et exécutions. Mémoires II,* Timpul, Iaşi, 1994) ou Nicolae Steinhardt (*Le journal du bonheur*, Dacia, Cluj-Napoca, 1991).

BDD-A187 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:19 UTC)

la prison a été considéré un véritable enfer. Un enfer dans lequel les horreurs et la douleur physique représentent l'unique mesure du temps et même la seule réalité organique, qui efface donc la vieille identité de l'incarcéré[2]. On peut y ajouter la souffrance psychique, manifestée dans les formes les plus diverses : la peur, le terrible désir de la liberté, le besoin de revoir ou même entendre les bien-aimés, l'impuissance d'oublier la vie d'avant ou, au contraire, l'incapacité de se rappeler la vieille existence etc.

Le cas des prêtres – écrivains qui ont été emprisonnes avant la chute du communisme dans les pires prisons roumaines[3] a été un peu différent. Ils ont connu, c'est vrai, comme les autres incarcérés toutes ces formes de douleur. Mais chez eux, la douleur physique s'est manifestée dans un degré différent, parce qu'elle était perçue comme épreuve de croyance en Dieu. En même temps, on va voir que la souffrance psychique qu'ils ont expérimentée est devenue une manière de s'approcher davantage des autres et du sacré. Surtout dans les conditions extrêmement difficiles de la prison, les prêtres ont ressenti leur responsabilité spirituelle envers les prochains, et cette mission suprême les a fait résister même aux supplices les plus atroces[4]. D'ailleurs, l'axe fondamentale de leur œuvre, publiée après la chute du régime communiste, est représentée, dans la plupart des cas, par l'idée de responsabilité divine, qui doit être préservée même quand les pires conditions. C'est-à-dire quand la perte de l'identité est imminente.

Parmi les prêtres qui n'ont pas voulu éviter la Mémoire scripturale comme moyen de survie, en même temps est-étique et esthétique, se trouve l'épiscope romano-catholique **Iuliu Hossu**. Dans ses mémoires de détention, il reconnait le fait que la prison a été, pas seulement pour lui, un enfer. Le détenu provenu de la vie monacale, incapable de garder les signes vestimentaires de sa condition, garde la forte impression que tous les prisonniers ont la même apparence physique que lui[5] et donc lui aussi ressentit cet enfer comme les autres. Mais, contrairement aux

[2] Pour le funèbre catalogue de moyens de torture, à voir surtout le livre de Florin Constantin Pavlovici (*La torture expliquée pour tous* (Cartier, Chişinău, 2001) et *Le Mémoriel de l'horreur. Des documents sur le procès de la rééducation dans les prisons Piteşti, Gherla* (Vremea, Bucureşti, 1995).

[3] Un sombre classement de ces espaces de terreur et de mort place sur les premières positions les prisons de Piteşti (des années 1949-1952, pendant le monstrueux tortionnaire Ţurcanu), puis la prison politique Gherla (« le prototype noir de la prison transylvaine »), Aiud (« le monastère-Académie », renommé pour l'exigence disciplinaire et ses deux principaux agents exterminateurs, le froid et la faim), Sighet (l'espace carcéral destiné aux vieux, surtout les vieux qui avaient détenu des fonctions publiques importantes) et Jilava (« prison de transite, mélangeur carcéral et ante-chambre de la mort ») – Ruxandra Cesereanu, *Le Goulag dans la conscience roumaine. Les mémoires et la littérature des prisons et des camps communistes. Essaye de mentalité*, II-ème édition, Polirom, Iaşi, 2005, p. 119 et suiv.

[4] En se rappelant l'inventivité des tortures de Piteşti, N. Steinhardt la rapporte au diabolique: « si aux diables, des anges tombes du ciel, pouvaient inventer des tortures tellement terribles, seulement l'ordre astucieux des hommes pouvait s'imaginer des tortures tellement folles et détournées » (Nicolae Steinhardt, *Le journal du bonheur*, Dacia, Cluj-Napoca, 1991, p. 91).

[5] Un autre écrivain, Petre Pandrea, lui aussi incarcéré pendant le régime communiste, voit la prison d'Aiud comme « Un Hôtel à 320 Cellulaires » et, plus que ça, compare tous les détenus à des moines sans désir : « Les détenus sont des moines, a des physiologies pathétiques, en luttes

BDD-A187 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:19 UTC)

autres détenus, bien que le moine connaisse toutes les formes de torture (les battements presque continues, la faim, le froid etc.), il ne sentit jamais que Dieu l'avait quitté. Au contraire. La fragilité de son identité biologique a eu un effet contraire sur son identité spirituelle. Iuliu Hossu rapporte, premièrement, son calvaire au calvaire de Jésus Christ, en lui donnant le sens direct de bénédiction et de résurrection[6]. Puis, il réalise le fait que Dieu l'a envoyé dans la prison pour lui vérifier la foi. L'épiscope finit par se concentrer sur le besoin de changer chaque jour en « festin spirituel ». Pour y réussir, il remémore toutes les visites canoniques faites dans son paroisse et tous les sermons avec lesquels il pouvait sauver la vie de ses fidèles. Dans la prison de Sighet, Iuliu Hossu récite chaque jour la liturgie, en faisant petites adaptations, selon le moment du jour ou la fête religieuse qui s'approche. Et, le plus important, il change la douleur et la pénurie en prière : « les plus grandes étaient les restrictions a l'extérieur, le plus je descendais dans les profondeurs de l'âme, plus en profondeur et plus en profondeur, en transformant tout ce que je vivais dans la prison de Sighet en prière offerte humblement à Dieu »[7].

Dans une situation pareille se trouvent probablement tous les prêtres incarcérés. Les mémorialistes qui ont partagé la cellule avec eux se souviendront plus tard du fait que cette catégorie de détenus a l'habitude de raconter aux autres les situations particulières de leurs paroisses et même les merveilles passées dans leurs monastères ou dans leurs églises. En remémorant, par exemple, le terrible calvaire vécu pendant *L'expérimentation Piteşti*, Traian Popescu invoque avec piété la figure lumineuse d'un moine nommé Ioan Iovan, du monastère de Vladimireşti, qui avait partagé ses souvenirs aux autres compagnons de prison, ayant l'intention de leur fortifier la foi. Dans le cas particulier de Traian Popescu, ces souvenirs ont eu même l'effet de ferment artistique: « Pendant des longues après-midis et soirs on l'a écouté conter les miracles de ce monastère. Après la fin des histoires on s'est senti profondément marqué. En quelques jours, en me promenant dans le long dortoir j'ai brodé les vers et la musique de l'Hymne Vladimireşti, que j'ai continué à chanter dans toutes les cellules d'Aiud par lesquelles je suis passée »[8].

---

spirituelles, en chasteté, jeûne et prière » (Petre Pandrea, *La Rééducation d'Aiud*, Vremea, Bucureşti, 2000, p. 82 et suiv.).

[6] De ce point de vue, on peut considérer les mémoires d'Iuliu Hossu le plus lumineux des témoignages sur la détention pendant le régime, à l'exception du splendide *Journal du bonheur* écrit par Nicolae Steinhardt (on a opté, quand-même, pour ne pas présenter ce dernier témoignage dans notre étude, puis qu'il s'agit d'un juif converti en prison, qui est devenu moine orthodoxe après la libération, et pas avant l'incarcération).

[7] Iuliu Hossu, *Notre croyance est notre vie. Les mémoires du cardinal Iuliu Hossu*, Editions La Vie Chrétienne, Cluj-Napoca, 2003, p. 236. La traduction de ce paragraphe, comme celle du reste des pages de mémoires ou journaux cités dans cette étude, nous appartient.

[8] Traian Popescu, *L'expérimentation Piteşti*. *La rééducation par la torture dans les prisons de Piteşti, Gherla, Tg. Ocna, Canal. L'attaque de la brutalité envers la conscience.* II-ème édition, Criterion Publishing, Bucureşti, 2005, p. 115.

BDD-A187 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:19 UTC)

Un autre prêtre, cette fois-ci gréco-catholique, qui a remémoré avec piété le calvaire vécu en détention, est **Ioan Ploscaru**. Torturé, isolé, presque mort de faim, il est sur le point de perdre son identité physique. Il comprend quand-même que l'identité spirituelle, non pas celle biologique, doit être conservée avec soin. Voilà pourquoi, même quand il se rend compte du fait qu'il est entouré par des monstres et d'autres athées hostiles, il ne cesse jamais de se prier. La prière est ressentie comme exercice spirituel suprême, obligatoire dans les conditions terribles du solitaire. Il s'offre aussi d'autres joies, humbles (l'étude de la sœur « araignée » ou du frère « moineau ») ou grandes (il réussit à catéchiser quelques détenus de droit commun, la plupart élèves). Le résultat est vraiment incroyable : au lieu de perdre sa croyance, il l'augmente. Le point maxime de l'intensité de cette croyance sublime est l'exclamation : « Pour toutes les souffrances que j'ai enduré, que Dieu soit béni éternellement ! ».

Au autre fait intéressant dans le témoignage de Ploscaru est la tendance de généralisation. En commentant son destin dans le Goulag, le prêtre le rapporte au destin des autres prélats gréco-catholiques; tous, ils ont résisté par la puissance de la prière; tous, ils ont eu la discipline du travail spirituel ; et tous, ils ont eu le pouvoir de l'oubli. Finalement, tous ont su offrir leurs vies à Dieu : « Notre attitude, celle des prêtres, était de discipline et de travail. On ne considérait pas coupables ceux qui nous gardaient, même en ajoutant plus d'effort dans la torture. On ne considérait pas que ces hommes, mais que Dieu nous conduisait. On offrant à Dieu nôtres souffrances, dès le début et tous les jours, on cherchait de les offrir propres, volontiers, sans résistance »[9].

D'entre les souffrances terribles expérimentées pendant le *Calvaire d'Aiud,* vécu pendant 10 années (auxquelles il a du ajouter encore 6, exécutées en autres cercles de l'enfer communiste, comme Jilava, Midia-Canal, Arad, Timişoara, Gherla, Lugoj etc.), le père orthodoxe **Ioan Bărdaş** se souviendra plusieurs formes d'attentat à l'identité des détenus : les battements atroces, les spectacles grotesques des moribonds à la vue des mégots ou des restes de fruits jetés par les gardiens, le froid ou la faim : « C'était plus difficile de résister à l'isolement pendant l'hiver, où ils ne donnaient point de chaleur et t'obligeaient de ne jamais t'asseoir… Pendant le soir ils te donnaient un matelas déchiré et une couverture par laquelle tu pouvais sentir le vent. Pour les premiers deux jours, la nourriture consistait en une biscotte et une gamelle d'eau chaude, et justement dans le troisième ils te donnaient de la nourriture usuelle »[10]. La vue des pauvres agonisants était quelquefois insupportable : « justement dans les prisons communistes on pouvait voir des hommes-squelettes, qui n'avaient plus de fesses et devait être aidé pour se déplacer »[11]. Mais un des souvenirs les plus insupportables restera le partir des morts tués dans les cellules, à la fin duquel un gardien enfonçait une barre aigue

[9] Ioan Ploscaru, *Des chaines et de la terreur*, Signata, Timişoara, 1993, p. 193.

[10] Pr. Ioan Bărdaş, *Le calvaire de l'Aiud. Des souffrances d'un prêtre orthodoxe*, Anastasia, Bucureşti, 1999, p. 66.

[11] *Ibidem*, p. 56.

BDD-A187 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:19 UTC)

dans le cœur du décédé, pour se convaincre de sa mort[12]. Comme la plupart des 500 prêtres détenus dans la prison d'Aiud (400 de rite orthodoxe et 100 de rite catholique, gréco-catholique ou protestant), Ioan Bărdaş a pu résister dans ces conditions atroces grâce à l'espoir de revoir ses bien-aimés et surtout à la religion. De ce point de vue, un rôle essentiel avaient la dimension intérieure de la croyance et les rituels orthodoxes – improvises mais extrêmement profonds et vifs – pratiqués dans les cellules pendant les dimanches et les grandes fêtes religieuses (Pâques, Noel).

Les mêmes dimensions de la croyance seront rappelées dans les mémoires du prêtre **Dimitrie Bejan**, axées, comme l'annonce le titre emblématique, sur *Les joies de la souffrance* carcérale. Et dans son cas, la souffrance a connu des cotes vraiment impressionnantes, d'une dureté à part : « C'était un enfer. Trois hommes dans chaque lit. Les hommes – des squelettes, malpropres, en sentant aux cadavres, en guenilles, qui se jetaient sur l'auge contenant une infusion »[13]. Dans toutes les prisons qu'il a connu (Bucureşti, Jilava, Văcăreşti, Aiud, les colonies de travail de Canal et Cavnic etc.), ce prêtre martyre ferra tout le possible pour garder la flamme de la religion vive et plus forte qu'à l'extérieur : des prières et des confessions collectives et individuelles – quelquefois à travers les murs –, puis des rituels orthodoxes sincères et émotionnantes, en usant le minimum possible des objets liturgiques. Dieu l'a fortifié dans une façon reconnue, après les longues années de prison, dans les termes suivants : « J'ai jamais eu de faim dans la prison. Ni dans le camp. J'ai flotté sur toutes les difficultés du camp ou de la prison grâce à Dieu »[14]. Même pendant la torture, le prêtre pouvait sentir sans aucun effort le messager de Dieu : « Au troisième battement j'ai senti quelqu'un, comme une main sur mon épaule. C'était un ange. Mon ange gardien reçu au baptême. Mai oui. Des battements, des insectes, des travaux surhumains, mais j'étais heureux »[15].

Un cas à part de prêtre qui a connu, pendant la détention communiste, le terrible spectre de l'effacement identitaire, est celui de **Valeriu Anania**, prêtre doublé par un écrivain remarquable. Comme mémorialiste, il nous a offert la plus sensible et minutieuse description des conditions de détention – dans le cas des autres prêtres qui ont converti cette expérience en littérature biographique, cette description est plutôt lapidaire et non-artistique, bien qu'également sensible. On a vu, c'est vrai, que toutes les confessions publiées par les prêtres (naturellement, après 1989) ont témoigné des multiples hypostases de la crise identitaire vécue par les condamnés : psychologique, biologique, religieuse, ontologique. Il les confronte, aussi. Arrêté pour la première fois en 1941, quand il est très jeune, il partage le destin de tout emprisonné : connait des souffrances épouvantables dans la prison nommée Malmaison. Pendant le jour, il lutte contre ses propres faiblesses, contre les

[12] *Ibidem*, p. 75.
[13] Pr. Dimitrie Bejan, *Les joies de la souffrance. La vie d'un prêtre martyre*, la II-ème édition, Edition du Monastère de Sihăstria, 2010, p. 87.
[14] *Ibidem*, p. 91.
[15] *Ibidem*, p. 92.

BDD-A187 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:19 UTC)

tortionnaires et même contre les insectes carnivores : pendant la nuit, avec les puces extrêmement agressifs, pendant le jour, avec les mouches énormes. A Jilava, où il arrive en récitant les vers de Dante (*per me si va nella città dolente),* il est déjà préparé pour le pire. Le pire représenté surtout par les hommes, qui sont transformés dans une véritable faune, dominée par la loi de la jungle et par la promiscuité et sans aucun remord. Pratiquement, il se trouve dans le milieu qui a consacré Villon. La pauvre, sensible prêtre est, dès le début, horrifié à la vue des trous fonctionnant comme placards. Au dessus de chacun d'eux, on peut voir un individu, le visage torturé, blasphémé par d'autres vingt-trente incarcérés qui attendent derrière lui. En écrivant ses mémoires, Valeriu Anania, maintenant métropolite de Cluj, Alba, Crişana et Maramureş, n'évite aucun détail sordide, mais se justifie la répulsion par une réaction physiologique spécifique, qui lui a transformé les années de prison en enfer : « c'est pas cette atmosphère pestilentielle qui m'arrêtait à dégager dehors le contenu de mes intestins, mais mon terrible sens de pudeur qui inhibait mes sphincters, sens duquel j'ai souffert toute ma vie et qui a fait de ce banale acte physiologique une des plus dures tortures de mes années de prison »[16].

Toujours de la déformation de l'identité biologique tient l'horrible lutte des arrêtés pour les paquets de nourriture qui arrivent, de temps en temps, de leurs familles. Le prêtre souffre, à son tour, d'une famine terrible (ca ne l'empêche de menacer les tortionnaires avec la grève de faim, dans le camp de concentration de Târgu-Jiu, ou on interdit aux prêtres l'accès dans l'église). Mais rien ne se compare avec la torture psychologique. A Uranus, une prison qu'il connait en 1958, Valeriu Anania vit le spectre de la perte de son identité mentale, quand expérimente une nouvelle forme de terreur, celle d'être suivit en permanence. Par l' « espion » découpé dans la porte, d'autres yeux, toujours maléfiques, forment les symboles d'un horrible Big Brother : « La présence de cet yeux m'a paru une des plus atroces tortures de la vie de la prison communiste ; il te suivit même quand il ne te se montre pas, il t'envahit, il t'effarouche, il lit ton visage, tes gestes et tes pensées, il te compte les battements du cœur »[17]. C'est une manière atroce de faire le détenu comprendre qu'il n'est jamais seule, ni libre. On y ajoute la technique du suspense, utilisée pendant les enquêtes et même pendant la nuit : tout le temps, l'enquêté est tenu dans un état d'agitation intérieure, en étant forcé, par exemple, de méditer pendant la nuit à une question de l'enquêtant. Le mémorialiste n'oublie ni la lutte inégale des forces d'entre l'enquêté et l'enquêtant, une horrible course dans laquelle un joue le chat et l'autre la sourie. Heureusement, quelquefois le rapport de forces sera changé, grâce à l'intelligence supérieure du prisonnier.

De toute façon, avant le procès kafkaïen à la suite duquel il va être condamné à 25 ans de travaux forcés, le détenu expérimente tout : des tortures psychiques et physiques qui faiblissent son corps, plus que ses réactions allergiques à la misère affreuse dans laquelle il vit, plus même que la tuberculeuse osseuse qui presque le

[16] Valeriu Anania, *Mémoires,* Polirom, Iaşi, 2008, p. 64.
[17] *Ibidem*, p. 247.

BDD-A187 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:19 UTC)

tue. La plus terrible, quand même, reste l'auto-torture psychique : ses propres déclarations pleines de venin (attribuées par le mémorialiste aux effets du drogue – scopolamine – qu'on lui administre dans le café matinal), déclarations contre des hommes qu'il aime et apprécie : les évêques Teoctist Arăpaş, Firmilian et Valerian, le métropolite Tit Simedrea et d'autres encore. Tout ça presque lui détruit la résistance morale. La plus suggestive métaphore de sa lutte continuelle contre la perte de son identité morale se rencontre dans une page centrée sur l'imaginaire de la chasse. Presque tué par la torture et les drogues, le détenu suivit avec exaltation une mouche, pour la jeter dans le net d'une araignée qui puis exécute autour de sa captive « une danse pleine de grâce et de volupté »[18]. L'homme adore voir comment la mouche y est torturée, sans se rendre compte que dans ce jeu de la chasse une instance supérieure a distribuée les rôles de sa vie réelle. Justement après plusieurs années, il arrivera à voir dans cette chasse obsessive un symbole de sa métamorphose négative dans l'espace carcéral (surtout pendant la « rééducation »[19] d'Aiud) et, par extension, de la monstrueuse transformation de l'individu dans un monde de terreur.

Sauf ces drames, communes pour toutes les catégories d'emprisonnés, Valeriu Anania doit confronter encore un : il est écrivain incapable de noter ce que l'inspiration divine (une inspiration miraculeuse, qui fonctionne même quand l'auteur est torturé, faible ou malade) lui dicte ; ces moments de grâce ne lui manquent, heureusement. Mais il ne possède pas aucun moyen physique qui le fasse enregistrer graphiquement son œuvre. Car on peut vraiment parler d'une œuvre dans le cas de Valeriu Anania, une œuvre ayant – comme la croyance – la principale fonction de garder l'identité du prisonnier, pour lui sauver pratiquement la vie. Si la liberté physique est illusoire dans un espace qui configure, en cercles successifs, l'enfer terrestre, la liberté spirituelle peut être conservée par la prière ardente et la création artistique proprement-dite. Seulement dans la prison d'Aiud, Valeriu Anania a composé des vers et deux pièces de théâtre, *L'Etoile du Taure* et *Le Doué Manole*. En somme, plus de dix mille vers, impossible à écrire sur les murs de la prison, ont été gardés dans les couches profondes de la mémoire, mais avec la plus grande difficulté, à cause de la mal nutrition et les nombreuses maladies. Mais le résultat de cet effort est reconnu par le mémorialiste, qui se rappelle, à travers les ans, le fait que la santé de l'âme est possible par ces méthodes, véritables garanties de la survie dans la prison : « ce long travail – et surtout la conscience de la création – m'ont maintenu, pendant tous ces ans, un

[18] *Ibidem*, p. 298.

[19] Le procès de la rééducation est une effrayante déformation en quatre pas : l'exposition externe (l'obligation de la victime de dé conspirer au tortionnaire, vu comme un confesseur noir, tout ce qu'elle avait cache pendant l'enquête officielle); l'exposition interne – la dénonciation hygiénique des détenus qui lui avaient facilité la vie dans la prison; l'exposition morale publique – le plus atroce pas, dans lequel la victime devait blasphémer publiquement les valeurs tabou comme Dieu ou la famille; le passage de la condition de victime a celle de bourreau – le rééduqué devait, à son tour, conduire le procès de la rééducation de son meilleur camarade de cellule, en le torturant exemplairement (Ruxandra Cesereanu, *l'œuvre citée*, p. 221 et suiv.).

BDD-A187 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:19 UTC)

équilibre moral que trop d'hommes n'avaient pas. Cet univers intérieur qui j'ai possédé m'a fait enduré avec seulement la moitié de la souffrance toutes les privations et la promiscuité de la vie de prison : la famine, le froid, la fatigue, la saleté, la poussière, la terreur, les perquisitions, les humiliations de toute sorte, les dénonciations, les nerfs des camarades de cellule. Je n'ai pas de mots pour remercier assez à Dieu pour ce cadeau »[20].

Tous ces exemples de confessions écrites selon la libération de Roumanie d'un régime de terreur, certifient, donc, un caractère paradoxal : conçue dans un espace parfaitement clos, chaque œuvre de la sorte donne quand-même l'impression incroyable de texte ouvert et brillant. Elles sont, toutes, des preuves du fait que la serrure mutilante peut se convertir en clarté ou en lumière. Finalement, que le régime déformé de l'ipséité peut être changé en signe de grâce partagée, à coté d'une entière humanité et à l'aide de l'altérité radicale, celle divine.

Bibliographie essentielle

Anania, Valeriu, *Mémoires,* Polirom, Iaşi, 2008

Bărdaş, Pr. Ioan, *Le calvaire de l'Aiud. Des souffrances d'un prêtre orthodoxe*, Anastasia, Bucureşti, 1999

Bejan, Pr. Dimitrie, *Les joies de la souffrance. La vie d'un prêtre martyre*, la II-ème édition, Edition du Monastère de Sihăstria, 2010

Cesereanu, Ruxandra, *Le Goulag dans la conscience roumaine. Les mémoires et la littérature des prisons et des camps communistes. Essaye de mentalité*, II-ème édition, Polirom, Iaşi, 2005

Le Mémoriel de l'horreur. Des documents sur le procès de la rééducation dans les prisons Piteşti, Gherla, Vremea, Bucureşti, 1995

Hossu, Iuliu, *Notre croyance est notre vie. Les mémoires du cardinal Iuliu Hossu*, Editions La Vie Chrétienne, Cluj-Napoca, 2003

Manea, Vasile, *Prêtres orthodoxes dans les prisons communistes*, Patmos, Cluj-Napoca, 2010

Pandrea, Petre, *La Rééducation d'Aiud*, Vremea, Bucureşti, 2000

Pavlovici, Florin Constantin, *La torture expliquée pour tous*, Cartier, Chişinău, 2001

Ploscaru, Ioan, *Des chaines et de la terreur*, Signata, Timişoara, 1993

Popescu, Traian, *L'expérimentation Piteşti. La rééducation par la torture dans les prisons de Piteşti, Gherla, Tg. Ocna, Canal. L'attaque de la brutalité envers la conscience.* II-ème édition, Criterion Publishing, Bucureşti, 2005

Rădulescu, M., *Le bucher en feu. Les confesseurs de l'orthodoxie, sous les dalles, dans les enfers roumains,* Ramida, Bucureşti, 1993

Steinhardt, N., *Le journal du bonheur*, Dacia, Cluj-Napoca, 1991

[20] Valeriu Anania, *l'œuvre citée*, p. 323.

BDD-A187 © 2012 Editura Universităţii „Alexandru Ioan Cuza"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:04:19 UTC)